

faucheurs au pré des Grillons, je suis allée voir nos moissonneurs au champ de l'Alouette... Il n'y a pas de mal à cela j'imagine ?

—Non, sans doute ; mais on pourrait croire que, si tu as changé d'avis, c'est que tu devais trouver au champ de l'Alouette une compagnie plus agréable que la mienne.

—Mon Dieu ! mademoiselle Claudine, dit le bel Anatole, c'est le hasard, un pur hasard, qui m'a fait rencontrer Mlle Juliette. J'allais rendre visite à la comtesse de Châteaurocher, qui m'honore de sa bienveillance et qui me permet de chasser sur ses terres, lorsque j'ai eu le bonheur...

—Il suffit, monsieur, interrompit sèchement Claudine ; vous n'avez pas d'explications à me donner, vous... Mais Juliette, qui est bien plus jeune que moi et qui, depuis que nous avons perdu notre bonne mère, se trouve, pour ainsi dire, sous ma garde.

—Je n'admettrai jamais cela, ma chère ! s'écria Juliette avec vivacité ; la différence d'âge entre nous est tout à fait insignifiante, et je prétends avoir autant de liberté que toi-même.

Claudine regarda sa sœur d'un air stupéfait. Juliette, outre qu'elle était d'un caractère frivole et étourdi, n'avait quitté le couvent où elle avait été élevée à la ville voisine qu'une année auparavant ; et quand elle était rentrée chez son père, l'aînée dirigeait depuis longtemps la maison avec autant de zèle que d'intelligence. Aussi, jusqu'à ce moment, s'était-elle soumise à l'autorité de Claudine, et c'était seulement depuis quelques jours qu'elle avait laissé voir des signes de la révolte qui éclatait.

—Il suffit, dit l'aînée ; notre père en décidera.

—Notre père ! répéta Juliette de plus en plus agacée ; tu sais qu'il ne s'occupe guère de nous... En vérité, ma chère, voilà bien du bruit parce que j'ai rencontré M. Anatole à la promenade ! Il me semble pourtant qu'aux termes où nous en sommes...

Elle s'arrêta ; Claudine devint pourpre.

—Aux termes où vous en êtes ? demanda-t-elle ; que veux-tu dire ?

—Eh ! sans doute, il est clair... Mais parlez donc, monsieur Anatole, ajouta Juliette avec impatience en se tournant vers le beau Chamusset, répétez-lui ce que vous me disiez si bien tout à l'heure.

—Certainement, certainement, balbutia Anatole ; il faut que Mlle Claudine sache... Les choses en sont venues à ce point... Ensuite, mademoiselle Juliette, vous pouviez mieux que personne lui exposer de quoi il s'agit... Vous vous exprimez avec tant de tact, de délicatesse !

Et Chamusset tamponnait d'un foulard son front baigné de sueur.

Toutefois, Juliette n'avait pas, à l'égard de son aînée, la hardiesse qu'elle affectait, et elle semblait craindre d'aborder une explication redoutable. Comme tous les deux gardaient le silence, Claudine reprit :

—Si tu le veux bien, ma sœur, nous allons rentrer à la maison où m'appelle une affaire pressante et, chemin faisant, nous causerons... Remercie M. Chamusset d'avoir bien voulu t'accompagner un moment ; mais puisqu'il allait voir Mme de Châteaurocher, nous ne devons pas le retenir davantage.

—Oui, oui, mesdemoiselles, répliqua le bel Anatole avec empressement, vous voilà ensemble, et je vous demande la permission... Au revoir donc et à bientôt !

Il salua et gagna rapidement un chemin latéral qui s'enfonçait dans l'intérieur du pays. Néanmoins, quand il fut hors de vue, il s'arrêta et se dit à lui-même en ricanant :

—A la bonne heure ! j'aime mieux cela. Qu'elles s'arrangent si elles peuvent... Du diable, poursuivit-il en se frottant les mains, si ces jolies filles ne vont pas "s'arracher le béguin" à cause de moi ! Essayons de voir ; ce sera drôle peut-être.

Et le bel Anatole se glissa derrière une haie touffue qui dominait la grande route.

Rien cependant ne sembla d'abord justifier les suppositions

du fat campagnard. Les deux sœurs s'étaient mises paisiblement en marche et se dirigeaient vers le bourg, qui, nous le savons, n'était pas éloigné. Tandis que l'aînée demeurait sombre et pensive, la cadette affectait de chanter, en repoussant du bout de sa bottine les cailloux qui se trouvaient sous ses pas.

Enfin, Claudine reprit avec une sorte de solennité :

—Que voulais-tu dire, Juliette, en parlant des "termes" où tu en es avec M. Anatole ?

—Mon Dieu ! ma chère, répliqua Juliette en essayant d'abattre un papillon qui passait à sa portée, cela se devine sans peine... Cela signifie que M. Anatole m'aime, qu'il veut m'épouser et qu'il va demander ma main à notre père.

—Il t'aime et veut t'épouser ?... Il te l'a dit formellement, n'est-ce pas ?

—Il me le jurait encore tout à l'heure... Qu'y a-t-il de si extraordinaire là-dedans, Claudine ?

—C'est que M. Anatole me jurait exactement la même chose il n'y a pas bien longtemps.

—Ah ! oui, je sais... il m'a expliqué cela. C'était par pure galanterie ; d'ailleurs, tu l'as rembarré si vertement...

—Je ne l'ai pas "rembarré" ; seulement, ce jeune homme, dont les dehors sont séduisants, me semblait avoir de grands défauts, et j'hésitais à lui confier le soin de mon bonheur comme j'hésiterais à lui confier le mien.

—Que veux-tu que je te dise ? L'u l'auras découragé, ou bien il a réfléchi... M'est-il interdit d'accepter ce que tu dédaignes ? M. Anatole est le fils unique du maire de Pierrefitte ; il est bien élevé ; il a passé plusieurs années à L***, puis à Paris, où il a essayé de diverses professions dont il s'est bientôt dégoûté. Revenu ici depuis peu, il désire s'y établir, et comme ses parents lui laisseront une belle fortune, c'est un parti fort convenable. Si vous vous étiez entendus mutuellement, je n'aurais pas songé à te le disputer... Mais est-ce ma faute s'il manifeste de la préférence pour moi ?

Juliette parlait d'un ton aigre, impatient, comme si cette explication eût blessé ses sentiments secrets et révolté son orgueil.

—Eh bien, ma sœur, reprit Claudine, peut-être ne nous aime-t-il ni l'une ni l'autre... J'ai conçu contre M. Anatole des préventions que sa conduite présente semble justifier. On dit que son éducation a été manquée ; qu'il a toujours été indolent, sans énergie ; que les honorables professions auxquelles il a visé successivement se sont trouvées au-dessus de ses moyens ; enfin, qu'il n'a rapporté de ses voyages que des vices et une insupportable fatuité... Tu conviendras que ces assertions étaient bien capables de m'inquiéter, et elles doivent de même te donner à réfléchir.

—Ce sont d'odieuses calomnies, s'écria Juliette ; mais je vois la cause de ton inimitié contre M. Anatole : c'est le dépit que t'inspire sa vive affection pour moi.

Claudine saisit la main de sa sœur et la secoua avec colère.

—Tais-toi, dit-elle, ne me parle pas sur ce ton, ou je serais capable...

Juliette retira vivement sa main et s'éloigna de quelques pas.

Elles marchèrent un moment en silence. Bientôt elles approchèrent d'un petit pont de bois jeté sur la rivière, et au-delà duquel on apercevait les premières maisons de Pierrefitte. Juliette paraissait bouder ; Claudine se montrait de plus en plus agitée, et toutes sortes de sentiments énergiques se reflétaient sur son visage.

—Ma sœur, reprit-elle enfin, tu consentirais donc à épouser M. Anatole, s'il se décidait à te demander en mariage ?

—Il s'y décidera, j'en suis bien sûre, puisque son père viendra voir le nôtre dès demain.

—Demain ? Ainsi, Juliette toi, tu aimes ce jeune homme ?

—Si je l'aime ? Il me témoigne tant de tendresse ! Il se multiplie sous mes pas, et quand il peut m'approcher, comme aujourd'hui, il me tient des propos si flatteurs, si passionnés...

—Tais-toi, tais-toi ! interrompit Claudine en serrant les dents.